

BAUDELAIRE

Né à Paris en 1821, Charles BAUDELAIRE était le fils d'un aimable sexagénaire disciple des philosophes et amateur de peinture. Sa mère, veuve en 1827, se remarie l'année suivante avec le commandant Aupick, futur général, ambassadeur et sénateur sous l'Empire. Révolté par ce mariage, l'enfant, qui ne s'entend pas avec son beau-père, est mis en pension à Lyon, puis au Lycée Louis-le-Grand. C'est un élève cynique, singulier, qui éprouve de « lourdes mélancolies », un « *sentiment de destinée éternellement solitaire* ».

Bohème et dandysme Pendant trois ans (1839-1841), BAUDELAIRE mène au quartier latin la vie dissipée de la *Bohème littéraire*.

1. LA BOHÈME. Il y retrouve Louis Ménard, fréquente Leconte de Lisle et Pierre Dupont, se lie avec Le Vavas seur, chef de « l'École Normande ». Il lit beaucoup, devient ultra-romantique et disciple de GAUTIER : il se passionne aussi pour J. DE MAÏSTRE à qui l'on rattache certains aspects « catholiques » de son inspiration.

2. LE VOYAGE. Pour l'arracher à cette vie « scandaleuse », sa famille l'embarque à Bordeaux sur un voilier en partance pour les Indes (1841). Pris de nostalgie, BAUDELAIRE n'ira pas plus loin que l'île Bourbon et sera de retour au bout de dix mois. Sur le bateau il s'isole orgueilleusement, indifférent à tout ce qui n'est pas littérature. En réalité ce voyage enrichit sa sensibilité, l'éveille à la poésie de la mer, du soleil, de l'exotisme.

3. LE DANDYSME. Dès son retour, BAUDELAIRE exige sa part de l'héritage paternel et se lance dans l'existence dorée de la bohème riche. Il habite le somptueux hôtel Pimodan ; il est vêtu avec recherche : mais, selon son idéal du dandysme, cette élégance matérielle n'est « qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit ». Il se lie avec la mulâtresse Jeanne DUVAL, la *Vénus Noire* (cf. p. 436), qu'en dépit d'amours orageuses il gardera comme compagne presque jusqu'à sa mort. C'est la période heureuse de son existence, où il écrit déjà certains poèmes des *Fleurs du Mal*. Mais sa prodigalité menace déjà son patrimoine. Sa famille lui impose un *conseil judiciaire* qui le limite à une rente mensuelle de deux cents francs (1844) : désormais il vivra misérablement.

L'activité littéraire Baudelaire se consacre d'abord à la *critique d'art* : il va s'imposer comme un des maîtres du genre, avec le *Salon de 1845*, le *Salon de 1846*, l'*Exposition Universelle de 1855* et le *Salon de 1859*.

La politique l'accapare quelque temps au moment de la Révolution de 1848 : on le trouve dans la rue, les mains noires de poudre ; il fonde un journal, publie des articles violents. Mais cette ardeur s'évanouit et il revient vite à la littérature.

Depuis 1846-1847 il a découvert l'œuvre de l'Américain EDGAR POE en qui il salue un esprit frère du sien, mystérieusement accordé avec son génie et son destin. Il entreprend avec ferveur de traduire ses *Contes*, dont la publication se poursuivra jusqu'en 1855. De temps à autre pourtant, quelques poèmes de BAUDELAIRE trouvent place dans diverses Revues et de 1852 à 1855, son activité de poète se trouve stimulée par l'adoration quasi-mystique qu'il voue à Mme SABATIER (cf. p. 436-440). Le recueil des *Fleurs du Mal*, mûri depuis tant d'années, paraît enfin en 1857. Baudelaire est aussitôt *condamné en correctionnelle* pour immoralité. Il s'empresse de remplacer les six poèmes incriminés et publie une Seconde Édition, enrichie de 35 pièces nouvelles (1861).

Mais, miné par la maladie, abusant de l'opium et du haschich, il est contraint de produire avec une activité fiévreuse de quoi alléger les dettes qui l'écrasent. Du moins son génie éclate-t-il dans la lucidité avec laquelle il signale à l'attention l'écrivain Th. de Quincey (*Les Paradis Artificiels*, 1860), le génie de Wagner qu'il est à peu près seul à défendre (*Richard Wagner et Tannhauser*, 1861), le talent de Constantin Guys.

L'exil volontaire et la mort En 1864, il s'exile en Belgique avec l'espoir d'une fructueuse tournée de conférences. Mais il végète à Bruxelles, s'obstinant à écrire quelques *Poèmes en Prose*, et résolu à ne rentrer en France que « glorieusement ». Abattu par une crise en

mars 1866, il est transporté à Paris, aphasique, à demi paralysé, et meurt en août 1867.

Les Fleurs du mal Publié en 1857 et remanié en 1861, le recueil des *Fleurs du Mal* compte dans la seconde édition 129 poèmes.

« Dans ce livre atroce, disait Baudelaire, j'ai mis toute ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine » (A Ancelle, 1866). A la différence des Romantiques, il affectera, il est vrai de voir dans son recueil un livre de poésie pure (Projet de Préface, 1859-1860). Pourtant, ce qui lui donne son unité, c'est la confession sincère que l'auteur nous fait de son mal, de ses espérances, de ses défaillances, de sa déchéance. S'opposant aux poètes illustres qui ont choisi « les provinces les plus fleuries du domaine poétique », il se propose « d'extraire la beauté du Mal ».

A travers sa propre expérience, le poète a voulu retracer la tragédie de l'être humain, souvent dissimulée sous une fausse pudeur : « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! » C'est la tragédie de « l'homme double », créature déchue et objet d'un perpétuel conflit entre le Ciel et l'Enfer : « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation vers Dieu ou spiritualité est un désir de monter en grade ; celle de Satan ou animalité est une joie de descendre ». C'est ce perpétuel conflit qui, en dépit d'un apparent désordre, explique la composition secrète du recueil. A des ensembles où paraissent triompher les aspirations vers l'Idéal succèdent d'autres ensembles qui évoquent de lamentables chutes, sources du mal moral que le poète appelle le Spleen (cf. p. 442) : cette alternance sans cesse renouvelée traduit la dualité de l'âme soumise à la double postulation.

Dans la première partie intitulée *Spleen et Idéal*, voulant guérir son âme de l'Ennui qui règne ici-bas, BAUDELAIRE s'adresse à la Poésie (cf. p. 431-435), puis à l'Amour (cf. p. 436-441), autant de remèdes impuissants à dissiper définitivement le Spleen, dont la tyrannie finit par écraser l'âme vaincue (cf. p. 442-445). Sans se décourager, le poète se tourne vers d'autres moyens d'évasion : le spectacle de la ville et la communion avec ses semblables (II, *Tableaux Parisiens*, cf. p. 446-448), les « paradis artificiels » (III, *Le Vin*) ; le vice (IV, *Fleurs du Mal*, cf. p. 450). Toutes ces tentatives sont vaines : alors, par une réaction désespérée, le poète vaincu s'abandonne à la mystique noire : « O Satan, prends pitié de ma longue misère ! » (V, *Révolte*). Et quand enfin toutes les possibilités terrestres ont été épuisées, Baudelaire se tourne vers le dernier remède, le grand « Voyage » vers un autre monde, « Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau » (VI, *La Mort*, p. 452).

Le poète et la poésie *Spleen et Idéal* débute par une dizaine de pièces sur la condition du poète et la mission de la poésie. Dans *Bénédiction*, le poète nous est présenté comme un déshérité,

« étranger » parmi les hommes et torturé par la foule qui ne le comprend pas (cf. p. 434). Pourtant, à la différence du Moïse de Vigny (cf. p. 125), BAUDELAIRE accepte cette infortune : « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance Comme un divin remède à nos impuretés ». C'est que « la douleur est la noblesse unique », la rançon contre laquelle Dieu permet à l'artiste d'accéder au monde supérieur de la Beauté, reflet de la perfection divine. Dans notre univers déchu, en proie au Spleen, où l'âme est engluée dans le péché et soumise à l'attraction infernale, le poète est celui dont l'esprit ne se plaît que dans les hautes sphères de l'Idéal (cf. p. 433). Il pénètre dans le domaine mystérieux des correspondances entre le matériel et le spirituel (cf. p. 431) : ses intuitions lui permettent de comprendre les secrets de la nature et d'atteindre à une connaissance de l'au-delà divin (cf. p. 433). Il a ainsi la révélation d'un monde supérieur qui échappe à la prise sournoise du spleen. L'art nous procure donc le pressentiment de « ces joies divines et enivrantes qu'à travers la poésie ou à travers la musique nous ne faisons qu'entrevoir par échappées rapides et confuses. » Cette évasion hors du réel guérit le poète de son spleen et il s'efforce à son tour de communiquer aux autres hommes la vision extatique du Beau.

Mais à ces élans vers l'Idéal viennent s'opposer les obstacles du réel : la maladie (*La Muse malade*), la pauvreté qui contraint le poète à avilir son art (*La Muse vénale*), l'oisiveté qui stérilise l'inspiration (*Le mauvais moine*), le Temps, cet ennemi qui « mange la vie » (*L'Ennemi*), le Guignon qui étouffe les œuvres dans l'oubli. Et surtout les tortures de l'artiste toujours insatisfait de son œuvre : « Pour piquer dans le but, de mystique nature, Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ! » (*La mort des artistes*).